

La référence chinoise dans *Stèles* de Victor Segalen

Marie DOLLÉ – Université de Picardie Jules Vernes

Dans l'œuvre de Victor Segalen, la référence à la Chine est massive : tous ses livres sont écrits en Chine et tous, sans exception (à l'exclusion du cycle polynésien, antérieur à 1909) ont pour sujet la Chine. Il s'agit d'un cas exceptionnel, sinon unique dans la littérature française. Par ailleurs, Victor Segalen est également un des rares écrivains, qui ait appris le chinois. Il reste difficile d'évaluer sa connaissance du chinois mais il est certain qu'en quelques années, il a pu savoir suffisamment de chinois pour avoir accès aux grands textes classiques, même si c'est avec l'aide de la traduction.

Je me propose d'examiner ce qu'il faut entendre par « référence » quand il s'agit d'un tel poète. Comment définir la référence, quelle est sa nature, quelle fonction occupe-t-elle dans l'esthétique de Segalen ? Pour être plus précise, je m'en tiendrai pour l'essentiel au recueil le plus connu, *Stèles*. Pour définir le terme « référence », je ne m'engagerai pas dans les débats linguistiques, je m'en tiendrai au sens général. Selon le dictionnaire Robert, la référence consiste à « renvoyer le lecteur à un texte, une autorité, un document ». Faire allusion, évoquer sont des sens proches. Le terme désigne également « la note, l'indication précise qui en résulte », la référence est alors synonyme de renvoi. Parler de la référence en littérature c'est s'engager dans un champ théorique bien balisé, celui de l'intertextualité. Bakhtine, Barthes, Genette, Kristeva, Riffaterre : leurs livres sont déjà un peu anciens, le débat a passionné les années 70-80, mais tous ces travaux ont donné de solides repères, et ont clarifié une question qui reste complexe.

Tout d'abord, *Stèles* s'inscrit dans la tradition bibliophilique chinoise par son format, sa présentation et la calligraphie des caractères. La référence fonctionne donc comme un transfert : un recueil écrit en français, par un poète français, se trouve déplacé dans un espace différent qui est celui du livre chinois.

Envoyé de Chine aux lecteurs français, sans explication, le livre n'a pas manqué de déconcerter les destinataires. Chaque poème est accompagné d'une épigraphe en chinois, non traduite (il faudra attendre 1955 pour que l'édition du Club du meilleur livre en propose une traduction). Accompagner chaque poème d'une épigraphe en chinois, c'est faire une référence massive à la littérature chinoise. La référence, dans beaucoup de cas, établit une relation de coprésence entre deux textes. Cette relation peut-être explicite et littérale, il s'agit alors de la citation ; l'allusion est une forme moins explicite et moins littérale. Citations et allusions constituent d'habitude des repères. L'intérêt de la référence est d'être reconnue : la citation, l'allusion, le renvoi sont autant de moyens pour dessiner la figure d'un lecteur potentiel et pour programmer la réception du livre. Or le poète sait fort bien que son lecteur français ne dispose pas du bagage culturel qui lui permettrait de comprendre à quoi il est fait référence et qu'il est, par définition, incompetent. Au lieu de créer une complicité avec le lecteur, la référence fait du poème un objet énigmatique dont la première caractéristique est de résister, ce qui place Segalen dans une tradition d'exigence dont l'exemple le plus proche historiquement est Mallarmé.

Quant au lecteur chinois, il n'est pas forcément mieux loti. Evidemment, beaucoup des épigraphes font référence aux classiques chinois, bien connus des lettrés. Toutefois, Segalen se permet de tronquer les citations, ou de les modifier. Deux exemples sont particulièrement intéressants. Le premier est celui de l'épigraphe de « Pour lui complaire », forgée par Segalen, et qui fait allusion à un passage des *Annales*. L'allusion n'est compréhensible que si on lit la stèle. La référence crée donc un espace hybride, où deux univers ne prennent sens que l'un par l'autre. Le deuxième exemple est encore plus intéressant et sa place lui donne une fonction exemplaire : il s'agit en effet de la première épigraphe du recueil, accompagnant « Sans marque de règne ». Cette épigraphe, forgée par Segalen, est déroutante pour le lecteur chinois. Certes, il reconnaît les caractères, mais le texte chinois ne devient vraiment

compréhensible que si on lit la traduction française, ce qui est paradoxal ! Segalen se montre ainsi capable de créer, à partir des caractères chinois, une langue qui puisse convenir à sa propre poétique. La référence n'est pas une allusion, une citation ou un renvoi, elle est dans ce cas une invention. En ce sens, il me semble que la pratique de Segalen est différente de celle des lettrés chinois.

Pour le lecteur français, les caractères chinois sont posés comme une énigme mais aussi comme une incitation : le chemin de la connaissance passe obligatoirement par l'apprentissage des signes du monde qui nous est étranger. Quant au lecteur chinois, mieux armé pour reconnaître citations et allusions, il se trouve malgré tout confronté à un univers qui est transformé, déformé selon les besoins d'une poétique.